

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L' Abeille.

4me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 26 Mars, 1852.

No. 21

L'IDIOTE.

BALLADE.

LES ENFANTS.

Ah ! Nannette ; voici Nannette,
Tirons son fichu troué.
Viens ; nous te rendrons ta cornette
Quand nous aurons assez joué.

Enfants, enfants, je vous supplie,
Laissez-moi ; je ne vous fais rien ;
Vous verrez si jamais j'oublie,
Ceux qui me font un peu de bien.
J'ai si faim ! . . . que j'ai froilé, mes anges,
C'est que j'ai jeûné bien longtemps,
Les arbres ont des fleurs étranges,
Ils sont tous blancs comme au printemps.

Ah ! Nannette ; voici Nannette,
Tirons son fichu troué ;
Viens ; nous te rendrons ta cornette,
Quand nous aurons assez joué.

Enfants, ne prenez pas de pierres,
Non ; le bon Dieu vous punirait,
Si je le disais à vos mères,
Voyez ; plus d'une mère pleurerait.
Ah ! vous frappez ! à votre âge
C'est bien affreux d'être méchant,
Je vais me cacher le visage,
Et m'asseoir sur le bord du champ.

Ah ! Nannette ! voici Nannette,
Tirons son fichu troué ;
Viens nous te rendrons ta cornette
Quand nous aurons assez joué.

C'était comme une Madeleine,
Elle dénoua ses longs cheveux ;
Pauvre fille ! on voyait à sa peine
Ses deux mains maigres sur ses yeux.

Or elle devint immobile,
Dieu l'avait jointe à ses élus ;
On entra bien vite à la ville,
Et les enfants ne jouaient plus.

CORRESPONDANCE DE ST. HYACINTHE. (suite)

Nous avons vu l'Europe échapper à l'idolâtrie, grandir en lumière et en civilisation sous l'influence du christianisme ; nous avons vu la religion faire couler dans le cœur des nations européennes ces eaux vives des principes éternels, immuables miroirs de la justice, de l'ordre, de la vérité qui forment son essence ; nous avons admiré cette harmonie des sociétés marchant avec tant de bonheur dans la route que l'Eglise ouvrait devant elles. . . Puis tout-à-coup au lieu de ce riant tableau où l'œil du jeune homme qui aime sa religion repose avec délices, on a

vu se dessiner une scène qui déchire le cœur, qui le remplit d'épouvante. On a vu ces peuples s'arrêter dans cette voie de bien-être social, jeter des regards d'envie sur la religion qui les y conduisait, et tout honteux de lui devoir leur bonheur, lever contre elle l'étendard de la révolte, et entreprendre de se créer leur propre félicité. . . On sait sur quelle mer d'écueils ce bouleversement de l'ordre social conduisit l'Europe. Livrée à tous les vents des révolutions, de l'anarchie et de l'impiété, elle va périr s'il ne lui survient pas quelque chef hardi, énergique . . .

Alors on voit surgir du milieu de la foule éperdue un homme dont le génie embrasse en même temps l'épouvantable malheur qui menace l'Europe et l'unique moyen de la sauver. Cet homme providentiel, philosophes, poètes, historiens, tous le nomment en chœur : Napoléon Bonaparte.

Fous d'imagination comme nous le sommes à notre âge, nous nous laissons enthousiasmer par les idées de grandeur, de gloire qui s'attachent à un nom illustre. Notre cœur est si bien fait pour aimer ce qui est grand et glorieux par essence que le simple reflet de ces magnifiques attributs dans un être crée le charme et le jette dans une sorte d'ivresse. Ce qui ne manque pas de lui valoir d'amères critiques de la part de personnes en qui un jugement mûri par l'étude et la réflexion a succédé à cet enthousiasme des premiers ans. A ces personnes j'oserais dire avec le sentiment du plus profond respect : rappelez-vous les pures délices que vous avez goûtées quand, pour la première fois, la religion s'est présentée à votre intelligence avec ses lumières bienfaisantes ses principes civilisateurs et si en harmonie avec le bonheur des nations, et vous me pardonnerez si je m'éprends d'admiration pour Bonaparte qui a rendu à la France cette religion. Mais déjà vous m'aviez pardonné, car vous aviez compris que ce que j'admire dans Napoléon, ce n'est pas ce prestige d'une gloire purement humaine, mais ce génie sauveur pour qui mon admiration croît en raison du bonheur qu'il a procuré aux hommes.

Mais cette petite digression me fait oublier une première règle de la rhétorique qu'il faut convaincre l'esprit avant de persuader le cœur. Raisonons donc.

Pour que ce qui me reste à dire soit le complément exact de ce qui précède, il me faut répondre à ces questions : Napoléon a-t-il réintégré dans ses droits sur l'Europe la religion qu'on avait conspuée, bannie ? A-t-il relevé l'Europe du chaos anarchique où l'avait fait descendre le protestantisme, les doctrines infâmes qui en découlerent ? A-t-il relevé l'ordre social qu'il trouva tout bouleversé ? De la réponse affirmative à ces questions dépend le triomphe de ma thèse. En effet si c'est vraiment l'œuvre de Napoléon, il est prouvé qu'il a accompli la plus grande mission providentielle, qu'il a exercé la plus grande influence.

Cette réponse, je la trouve dans l'histoire, je l'ouvre et je lis : Quand Napoléon s'échelonnait de ses victoires, fut élevé sur le trône, d'où il devait planer sur l'Europe et dominer son siècle, il pense à rétablir la religion qui avait entouré son berceau de délices. Lui, catholique par son cœur et son génie, lui, l'élu de Dieu, il n'aurait pas fait servir sa puissance colossale à rendre à la religion sa gloire qu'on avait voulu flétrir dans les orgies de la révolution ! Quel spectacle admirable nous offre ce jeune homme, que ses facultés prodigieuses ont élevé si haut, quand, bravant la fureur des révolutionnaires, exposant sa vie, son sceptre qui lui était si cher, méprisant la gloire de régner, s'il doit commander à des athées, il relève l'étendard abattu de la croix, il ouvre les temples fermés par des mains impies, il rétablit dans toute sa splendeur le culte de la religion.

Altérée par les doctrines les plus sèches et le moins en harmonie avec le cœur de ses enfants, la France soustraite de joie ; elle sembla renaitre à la vie avec le culte de l'Être qu'elle adorait. Elle bénit ce jeune homme qui se dévouait si noblement pour la cause de Dieu, elle le remercia du retour de ses prêtres de la terre d'exil.

Est-ce l'ambition qui nous donne la raison de ce prodige ? Il est permis au

moins d'en douter, et j'aime mieux en pla-
cer la cause dans le génie de Napoléon,
qui savait par ce qu'il fallait à la France,
c'était de croyances religieuses, et que
promettre un grand rôle qu'il allait jouer
dans le monde par ce grand acte, c'était
sanctionner par avance tout ce qu'il de-
vait faire pour le régénérer. Ceci m'amène
à un corollaire qui va répondre en
grande partie à ma seconde question. En
effet la religion est la base la plus natu-
relle, partant la plus constante du droit
des nations, vraiment sociale, elle prête
toute l'énergie de ses principes aux lois
paremment politiques. Rétablir la religion
c'était donc jeter dans le cœur de l'Eu-
rope le fondement le plus solide d'un nou-
vel ordre social; c'était, en fixant les es-
prits dans les idées si positives de la re-
ligion, ôter à l'anarchie son unique force
l'erreur si variable; c'était en un mot, en
exprimant dans la nation française le sen-
timent religieux, purifier les mœurs, faire
cesser le règne des passions, par consé-
quent enlever aux fausses doctrines leur
unique cause d'influence: la dégradation
des mœurs.

De plus, la France, tant par la foule de
hautes intelligences qui abondent dans
son sein que par une mission providentiel-
le est destinée à donner le branle à l'Eu-
rope entière, partant au monde entier.
Rendre la France catholique, c'était donc
rehausser les idées catholiques dans l'uni-
vers, les faire prescrire parmi toutes les
nations. Quel exemple pour l'Europe
que celui d'un prince, élevé sur le pre-
mier trône du monde, et présentant à
l'action sainte son front couronné des
lauriers de cent victoires, courbant sa
grande puissance sous la main du chef de
l'Église qui le bénit! puis faisant à la
face du monde entier, cette solennelle
profession de foi, en dépit de ses généraux,
de ses ministres qui criaient à l'infamie,
à la honte éternelle de leur con-
sent: "Moi, Napoléon Bonaparte, Empe-
reur par la grâce de Dieu, je crois ce
qu'enseigne l'Église catholique et romaine.
Quel coup mortel n'était-ce pas por-
ter aux doctrines anti-catholiques, anti-
sociales! Et combien ils durent voir
jusqu'à quel point ils avaient méconnu
ce génie, les souverains qui espéraient
se servir de ce géant, pour consommer
leur schisme avec l'Église de Dieu.
Pitt lui faisait mander: "Vous ne serez
jamais complètement souverain tant que
vous ne serez pas le chef de l'Église et c'est
là ce que je vous propose; c'est de créer
en France une réforme, c-à-d, une re-
ligion à vous. Alexandre de Russie
lui disait pareillement: Vous êtes un
grand homme, un homme providentiel pour

cette époque de révolution; il ne tient qu'à
vous d'affermir tous les rois sur leurs trô-
nes, mais pour cela affermissez-vous y
vous-même et c'est ce à quoi vous n'arri-
verez qu'en vous faisant le chef religieux de
votre état; croyez-moi, établissez en France
le rit Grec." Créer une religion, leur ré-
pondait l'empereur en souriant, mais pour
créer une religion, il faut monter au cal-
vaire, si une telle fin vous convient, cherchez-
la, mais pour moi cela n'entre pas dans
mes goûts." Napoléon dit plus tard: "Le
protestantisme est la plaie de l'Europe
j'avais espéré de la fermer.

Comme le brillant météore qui paraît
au milieu de l'orage, il donna à la France
l'espoir de jours meilleurs. A son arrivée
sur la scène du monde, l'ordre social n'of-
frait que ruines et débris. Il veut le réédifier,
et, s'il n'y mit pas la dernière pierre,
il en éleva au moins assez les murs
pour que les peuples y trouvassent un a-
bri contre l'anarchie. Tout ce qui l'entoure
ne respire que désordre, bouleversement
des idées. Napoléon sut combiner ces
éléments délétères, et les faire contribuer
au bonheur de la France. Il dirigea cette
activité étrange, qui fermentait dans les
esprits, vers un but noble et élevé, et
d'ignobles assassins des rois, des prêtres,
de tout ce qui portait un caractère
sacré, il fit des diplomates habiles, des gé-
néraux toujours victorieux. Il couvrit la
France de ses institutions: les char-
ges publiques, arrachées des mains de
rhéteurs qui jugeaient de leurs de-
voirs du point de vue de leurs principes
pernicieux, furent données au mérite et
au talent. Il s'occupa de donner à la
France les lois les plus sages et son code
civil, monument éternel de législation,
atteste ce génie, qui avait jeté un large
coup d'œil sur la situation affreuse de
l'Europe, et qui appliquait les remèdes les
plus efficaces. Le caractère sacré dont
brillait son diadème, et la fermeté avec la-
quelle il tint le sceptre, prêtèrent à ces
lois une vie prodigieuse. Il n'avait qu'à
commander pour être obéi.

Comment concevoir que tant de puis-
sance et de génie puissent s'amoncèler
sur une seule tête humaine, si nous ne
reconnaissons dans Napoléon l'envoyé de
Dieu, le chargé d'une grande mission?
Les premiers actes de cette puissance
proscrivirent les fausses doctrines qui
inondaient la France. Jeune homme, il
avait été épris de ces principes qui ne
respirent que liberté; mais son imagina-
tion ardente y avait seule adhéré, et son
esprit naturellement si droit eut bientôt
répudié ces erreurs: la vérité seule s'allie
d'une manière durable avec le génie.
Quand il avait vu l'Europe en proie à l'a-
narchie, il ne s'arrêta point à des utopies,

il conquit le sabre au poing, le trône immu-
ment, d'où il pouvait la sauver. Et c'est par
des coups de canon et non par des coups de
plume, par des actes et non par de vaines
théories qu'il détrôna la révolution.

C'est avec cette horreur pour des hom-
mes, qui, comme des reptiles venimeux,
répandaient dans les veines de la France
le poison mortel de leurs doctrines, qu'il
proscrivit le journalisme. Quel service
éminent n'était-ce pas rendre aux nations
que d'arracher des révolutionnaires force-
nés cette arme si dangereuse de la presse!

Pour résumer, je dis donc: que ce fut
un grand bonheur pour l'Europe qu'il
soit survenu, à la fin du dix-huitième
siècle, un homme de la trempe énergi-
que, du génie de Napoléon. Qui aurait
dire en effet le dénouement de ce dra-
me sanglant de la révolution, sans ce héros
qui vient s'emparer des événements, en
arrêter le cours désastreux, et les remet-
tre d'accord avec les bons principes? Du
protestantisme étaient nés tous les mal-
heurs de l'Europe, car il avait amené le
règne des passions. De la religion catho-
lique qu'il rétablit naquirent les plus
grands biens, car elle ramena le règne de
l'ordre.

Mais quel champ s'ouvre encore de-
vant moi! Je n'ai montré que le sauveur
de la patrie, le législateur profond,
le souverain au milieu de la nation fran-
çaise, qui, comme un père au milieu de
sa famille, s'occupe des affaires intérieu-
res; il me faut encore montrer Napoléon
dans les relations extérieures avec
les autres nations, qui venant à leur
haine celui qui a remplacé la France
si haut; il faut voir le grand capitaine,
le guerrier fameux.

Angé de paix, il invite à régner
avec lui la religion, l'ordre, la justice.
Angé de la guerre, il est le fléau des
nations. Son char attelé du canon et de
la victoire, roule par toute l'Europe,
il va même soulever la poussière des
tombeaux de Pharaon, dont les cendres
durent tressaillir à la secousse des pas
de cet homme, chargé des destinées du
monde.

Qu'il est solennel à voir ce lion du désert
dominant sur une hauteur l'action san-
glante de deux armées aux prises! Ce n'est
plus un homme, c'est un prophète qui sem-
ble pactiser avec l'avenir! Il lance à travers
les champs de fleur, les boulets et les
balles, ce coup d'œil qui sait déjouer les
plus habiles manœuvres de ses ennemis.
Impassible devant cette scène de carnage,
il distribue ses troupes avec le plus grand
calme d'esprit; ce n'est pas en vain que le
courage abattu cherchent dans ses re-
gards l'espérance de la victoire. Que de

Lors après le combat les soldats étaient étonnés de leur triomphe... lui seul n'en était point surpris, car il avait compté sur le succès des savantes évolutions qu'il avait ordonnées : on dirait l'aigle sûr d'avancer de sa proie, qui la laisse s'abattre quelque temps, pour mieux s'en saisir ensuite.

Napoléon promène ses armées sur l'Europe. Elle a besoin d'être régénérée, cette terre souillée par tant d'impiétés et c'est dans le sang qu'elle le sem. La conquête de l'Italie le signala d'abord à l'admiration du monde. Comme autrefois St. Louis, il va débarquer les armées françaises sur les rivages Africains ; mais plus heureux que lui, il va arborer le drapeau glorieux de la France au sommet des *Pyramides*. Il écrase les ennemis de son pouvoir à Marengo. L'Autriche, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, l'Espagne même, voient ce soldat, insatiable de conquête, traverser leur sol, ébranlant les trônes, s'illustrant d'autant de hauts faits d'armes qu'il livre de batailles. L'imagination se fatigue, l'admiration se rassasie de ce monceau de victoires. Bientôt l'Europe est à ses ordres, les monarches les plus fiers descendent les marches de leurs trônes et laissent leur grandeur jusqu'à traiter d'égal à égal avec Napoléon en attendant qu'ils lui demandent grâce pour leurs couronnes. Sa main de fer renverse les empires ; les sceptres sont dans sa main comme des jouets d'enfants.

Quel éclat il jeta sur les armes françaises ? Quel conquérant antique ou moderne, fut-ce Alexandre ou César, Turenne ou Condé, qui contemplant du fond de leurs tombes, ces innombrables victoires, ne lui cèdent la palme de gloire militaire ? Quels témoins de son génie guerrier, que le passage du Pont d'Arcole, la victoire des Pyramides d'Aboukir, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram et tant d'autres dont les noms sont *lurvés sur la colonne Vendôme*.

Alexandre avait parcouru tout le monde habitable en dix ans, il avait reculé les bornes de son empire, du côté de l'Orient jusqu'à l'Inde et le Caucase ! Napoléon avec ses braves promena l'étendard victorieux de la France sur une si vaste étendue de pays qu'ils sont à peine compris dans l'immense circonférence, déterminée par les trois points : Moscou, Gaza et Alexandrie ! Il rappela les hauts faits d'armes des héros d'Homère sur l'ancien continent, les Africains se ressouvinrent de Bélisaire, je voudrais dire d'Annibal, le nord de l'Europe crut voir revivre Gustave-Adolphe ; la France se glorifia de voir à la fois dans Napoléon un César et un Auguste ! Quels succès prodigieux ! si deux ou trois grandes victoires suf-

fisent pour illustrer un règne, quelle gloire ne doit pas rejaillir sur celui de l'empereur qui les gagna par centaines ? Certes les rois de France se seraient glorifiés d'un si illustre descendant. Ils durent même se réjouir de voir sur leur trône sinon l'héritier de leur sang, du moins l'héritier de leurs grandes vues politiques et religieuses. Oui, Napoléon était digne de l'empire des nations, car il avait le génie nécessaire à cette grande mission.

Il est des historiens qui veulent ternir le lustre d'une vie si glorieuse par quelques actes, arrachés à ses passions plutôt qu'à la libre détermination de sa volonté. Les mots : due d'Enghien !... fossés de Vincennes !... Pie VII... la prison de Fontenelle !... Toulon !... les massacres de Jaffa !... guerres injustes !... contentent sans cesse de leur plume ; mais ont-ils mis en scène les circonstances, les hommes, le siècle qui lui demandait de tremper bien plus avant dans le crime qu'il ne l'a fait. Sans doute ces mots rappellent d'horribles souvenirs ; mais, dit Mr. de Chateaubriand, qui dans ce siècle, où personne n'avait l'usage entier de sa raison, peut se flatter d'être trouvé sans tache aux yeux de la postérité ? Il dit ailleurs : la sévérité de Napoléon a pour excuse la nécessité de tuer le désordre.

(à continuer). A. D.

U P A B B U U U U

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 26 Mars 1852.

Cette fois-ci, ce n'est pas un rêve. Deux beaux louis qu'un ami généreux de l'Abbeillea bien voulu lui envoyer, nous font oublier le dénouement tragique qui menaçait de terminer un certain voyage à Halifax dont nous avons parlé la semaine dernière. Mille remerciements à l'auteur inconnu de ce beau présent. Un auteur a dit qu'un bienfait secret ressemble à une perle enchassée dans l'or ; nous ajouterons que la reconnaissance due à ce bienfait est un feu que sa propre lumière trahit quand bien même il voudrait se cacher.

Nous prions ceux de nos lecteurs de la ville auxquels les derniers numéros de l'Abbeille n'auraient pas été tous remis régulièrement, de vouloir bien nous en informer. Un petit gazetier encore novice peut bien malgré la meilleure volonté du monde, faire quelques omissions que nous nous empresserons de réparer.

M. M. les charpentiers ont fait célébrer une messe vendredi dernier, en l'honneur de St. Joseph, leur patron, dans l'Eglise de St. Roch. Les honorables M. M. Marin,

Fache et Caron, M. M. Dubord et Stuart et les représentants du quartier au conseil de ville, y étaient présents.

Sir John Harvey, gouverneur de la Nouvelle-Écosse, est décédé à Halifax le 21 de ce mois.

L'Assemblée et le conseil législatif du nouveau Brunswick se sont ajournés, en témoignage de leur respect pour la mémoire de ce gouverneur.

Nouvelles Etrangères.

FRANCE. Presque toutes les élections se sont terminées en faveur du gouvernement. M. Billault a été nommé président du corps législatif.

L'affaire de la mort de France de Condé [en 1830] va être judiciairement discutée devant les tribunaux.

Il va être fait de grandes modifications à l'université ; toutes les chaires de philosophie seront abolies.

On assure que M. de Lamennais se retire entièrement de la politique et qu'il rentre dans le sein de l'église catholique. Il a dit-on, l'intention de se retirer dans une maison religieuse et d'y finir ses jours.

Le président vient d'adresser à Mr. Leon Foucault, auteur de plusieurs travaux sur l'électricité, sur la lumière, une somme de 10,000 fr.

— Un décret du 23 fixe un prix de 50,000 fr. en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra la pile de Volta applicable avec économie, soit à l'industrie, comme source de chaleur, soit à l'éclairage, soit à la chimie, soit à la mécanique, soit à la médecine pratique. Les savants de toutes les nations sont admis à concourir. Le concours demeurera ouvert pendant cinq ans. Il sera nommé une commission chargée d'examiner la découverte de chacun des concurrents, et de reconnaître si elle remplit les conditions requises.

ROME. Le Saint-Père a nommé une commission qu'il a chargée de pourvoir à ce que les sépultures se fassent avec régularité dans les catacombes chrétiennes, afin d'arriver à une meilleure conservation des monuments qui s'y trouvent et à mieux illustrer l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. Cette commission est présidée par le Cardinal Patrizi, vicaire général de Sa Sainteté.

Les Cardinaux Orioli, préfet de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers et Antelminelli, grand pénitencier, sont décédés, le premier, le 20, et le second le 22 février.

HOLLANDE. On écrit de la Haye, 15 février :

“ Le célèbre prédicateur français, le R. P. Lacordaire vient d'arriver à ”

Haye. Il se propose de pêcher plusieurs fois dans l'église catholique de notre capitale.

Russie. La princesse Naraki, petite nièce de l'empereur de Russie, a abjuré les erreurs de l'Eglise grecque, pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique. Elle s'est consacrée pour le reste de sa vie, au service des pauvres et des malades, en se faisant Sœur de la charité.

PREMIERS.

RHÉTORIQUE

F. X. Bélanger, *en vers.*

SECOND.

T. Chandonet, *en thème.*

D. Fraser, *en version.*

TROISIÈME.

D. Dion *en vers.*

P. Audet, *en thème.*

N. Larochelle, *en version.*

QUATRIÈME.

E. Renault, *en thème.*

J. Martel, *en version.*

H. Catellier, } *en grec.*

M. Letellier, }

SIXIÈME.

L. Pâquet, A. Pellier, J. Martin et

F. Gagné, *en thème.*

L. Pâquet, } *en version.*

A. Pelletier, }

C. Dion, *en français.*

SEPTIÈME.

L. Lambert, *en version.*

L. Dion, *en thème.*

ENTRETIEN HISTORIQUE.

LA LIGUE.

Philistore. Ah ! quel mauvais congé nous avons aujourd'hui, Adolas, en vérité j'aimerais autant aller en classe.

Adolas. Tu badines, *Philistore*, il fait un temps charmant, vois donc comme la neige tombe par beaux flocons, comme elle joue avec les zéphirs. c'est vraiment poétique.

Philistore. Si tu trouves ça poétique, moi je regarde ce *Jeudi* comme bien prosaïque. Il y a un sort, je crois, de jeter sur tous nos congés, il fait beau lundi, mardi, mercredi, arrive jeudi craque, les vents se déclinent, la neige vous aveugle ou bien c'est un froid à ne pas mettre le nez à la porte.

Adolas. Tiens, tu tempêtes contre le climat du Canada, tu n'es donc plus ce chaud patriote qui chantait l'autre jour avec une espèce de délire :

Rien n'est si beau que son pays.

Il y aurait cependant un moyen bien facile de rendre la salle agréable en parlant d'histoire.

Philistore. Tu as raison, ami, je m'oubliais. Laissons là l'antique Eole avec son

anquilon, son notus et parlons d'histoire, car bien que j'aie fait ma troisième je ne suis pas très ferré sur cette partie. Il y a longtemps que j'entends parler de la ligue, d'Henri IV, Mayenne, les Seize, mais j'ai tout cela si bronillé dans la tête, que je n'y comprends goutte, voudrais-tu m'en dire quelque chose.

Adolas. Avec plaisir, mon cher *Philistore*.

Grand nombre de Français croyant la religion catholique menacée d'être supplantée par le calvinisme, se réunirent pour la défendre. Telle fut l'origine de la ligue que l'on qualifia d'*union sainte*. Les associés juraient de défendre la religion, de remettre les provinces comme au temps de Clovis, d'obéir en tout au chef qui serait élu.

Ce qui donna lieu à cette association fut l'héritage de Blois, porté en faveur des Huguenots. Par cet écrit les protestants obtinrent le libre exercice de leur culte, des places de sûreté et des chambres mi-parties. Le mariage des prêtres et des moines apostats était sanctionné par la loi et leurs enfants légitimés.

Henri de Guise fut choisi pour chef des ligueurs, Paris en devint le foyer, l'Espagne, l'arsenal.

Pendant ce temps, des manifestes circulaient dans toute la France et l'enthousiasme était tel qu'on courait en foule sous l'étendard de la ligue comme au Moyen-Age on courait vers la Palestine. Soutenu de Grégoire XIII, le duc de Guise nomma le vieux cardinal de Bourbon chef du parti. Ce dernier publia un manifeste déclarant qu'on ne s'armait que pour l'honneur de l'Eglise, le maintien de la religion menacée par la branche hérétique des Bourbons, pour le soulagement du peuple. Il avait pour protecteurs, disait-il, le pape, le roi d'Espagne et beaucoup d'autres.

Le roi de Navarre, effrayé de l'orage qui grondait sur sa tête, envoya des ambassadeurs à tous les souverains protestants d'Allemagne, ce qui le rendit de plus en plus odieux. Ainsi l'Europe était à la veille d'un embrasement général.

Henri III, menacé par les Catholiques et les Protestants, s'avisa de se déclarer chef de la ligue et demanda de l'argent pour faire la guerre aux huguenots. Après de légers avantages remportés de part et d'autre la guerre fut terminée. Mais la mort du duc d'Anjou, frère du roi, arrivé en 1584, donna une tournure sinistre aux affaires. Car les catholiques voyant que si Henri III mourait sans postérité la couronne appartiendrait au roi de Navarre, qui était protestant, prirent l'alarme. Le duc de Guise, profitant de ce moment d'effervescence, conclut av

Philippe II, roi d'Espagne, la convention de Joinville par laquelle, moyennant une armée de 50,000 écus par mois, fournis par le monarque Espagnol, les ligueurs s'obligeaient à chasser le Béarnais du trône, à recevoir le concile de Trente et à aider l'Espagne à soumettre les Pays Bas.

Philistore. Morbleu, je n'aurais pas voulu être à la place du pauvre Henri III, il devait être joliment en peine.

Adolas. Tu l'as dit, voguant entre *Charlyde* et *Sylla* il aurait fallu un bon pilote pour conduire la barque de l'état, mais le timide prince la laissait aller au gré des vagues.

Philistore. On peut donc dire de lui ce que Catilina disait de Cicéron :

Sur le vaisseau public ce pilote égaré

Présente à tous les vents un flanc mal assuré.

Adolas. Ah ! ah ! on voit que tu es dans la poésie seconde, voilà ce que c'est que d'avoir appris Mr. Grand Perret. Si Henri III avait eu la fermeté du corsul romain, c'en aurait bientôt été fait des factions, mais non, il se jette dans la ligue puis aussitôt après il se tourne vers le roi de Navarre.

Dans cette extrémité, Catherine de Médicis, mère du roi, espérant par sa politique astucieuse échapper au triomphe de l'un et de l'autre, prend le parti de la ligue. Elle parvint à faire rendre au roi un édit par lequel il cessait de protéger Genève, et rendait à la religion ses privilèges. Ce décret porté la ligue fut déclaré patriotique et sainte.

Cependant Sixte-Quint, successeur de Grégoire XIII, n'approuvait pas tous ces débats. Ce grand pape gémissait de voir la ligue servir à la ruine de la couronne publia deux bulles, l'une qui frappait d'excommunication et ceux qui secourraient les Huguenots, et ceux qui empièteraient sur les droits du souverain, l'autre qui déclarait le roi de Navarre et le prince de Condé déchus de tous droits de succession à la couronne de France.

RUSTICUS.

(à continuer).

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

Chez les Externes, M. J. Coté.

A la petite salle, M. E. TASCHEREAU.

Au collège St. Hyacinthe, Mr. ADOLPHE JACQUES.

L. C. O. Gréniér Gérant.